

NUIT BLANCHE

N° 165 hiver 2022 10,95 \$

magazine littéraire

Marie-Claire Blais

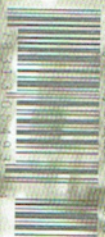
Jean Babineau

Maria Borrély

Charles Quimper

Lyne Richard

10764 10,95\$



Magazine Québec

Photo: © Anne-Marie Guérineau

Maria Borrély : estampillée Haute-Provence



© Editions Parole/Paullette Borrély

Maria Borrély

Par FRANÇOIS OUELLET*

Maria Borrély (1890-1963), vous connaissez ? Son œuvre romanesque fait moins de mille pages, trois romans publiés du vivant de l'auteure et (pour l'instant) deux autres à titre posthume, mais ça vaut son pesant d'or.

Cet ensemble romanesque des années 1930 a fait l'objet de rééditions, à partir de 2009-2010, chez la confidentielle maison d'édition française Parole, nichée dans un village du Var, près des gorges du Verdon, à la lisière du coin de pays où se déroulent les histoires de Maria Borrély, dans les Alpes-de-Haute-Provence. Vers Puimoisson et Digne-les-Bains, près de Manosque, où

habitait Jean Giono, qui d'ailleurs à l'époque où il commence à publier devient un des proches de Maria et de son mari, Ernest Borrély.

Les Borrély se sont connus au moment où, ayant terminé l'École normale, ils deviennent instituteurs dans des communes voisines en 1909. L'année suivante, ils se marient. En 1914, Ernest est mobilisé ; il est réformé un an plus tard,

puis reprend son poste à l'école. La guerre les a révoltés. À la suite du Congrès de Tours, en 1921, ils adhèrent au Parti communiste et mènent une intense activité syndicale. Ernest milite, anime la cellule communiste locale; Maria écrit dans divers journaux. Probablement est-ce leur pacifisme ardent qui amène Ernest, en 1928, à passer au Parti socialiste.

C'est l'époque où ils découvrent les premiers romans de Jean Giono, *Colline* et *Un de Baumugnes*, tous deux parus en 1929. Enthousiaste, Maria écrit à l'écrivain le 30 mai 1929 : « Je me disais : 'Quand même, ce qui peut sortir du cœur d'un homme !' Baumugnes et Giono, c'est un : le pain et le vin, la vigne mûre, le rayon débordant de miel, l'arbre du mois d'octobre si chargé de bons fruits que ses branches se cassent. *Un parfum d'Évangile*¹ ».

En marge de ses activités pédagogiques, syndicales et politiques, Maria Borrély a commencé elle aussi à écrire de la fiction, après avoir publié, en 1928, un essai lyrique et militant... sur le végétarisme, *Aube*. Même si la littérature la passionne depuis toujours, son passage à la fiction romanesque a sans doute été en partie motivé par son admiration des livres de Giono. De son premier roman, *Sous le vent*, écrit en 1929, elle discute avec l'écrivain. Giono le communique à André Gide chez Gallimard; ébloui par l'écriture de Borrély, Gide fait éditer *Sous le vent* l'année suivante.

Fin lecteur, celui-ci, dans une lettre à Maria Borrély, cible très justement les qualités les plus évidentes de son roman : « [U]ne extraordinaire concision, une richesse de couleurs, une sonorité étrange, une vigueur subite dans les moindres phrases des dialogues, la puissance d'évocation d'une atmosphère un peu fantastique, et pourtant extraordinairement réelle². » De fait, avec *Sous le vent*, la romancière a immédiatement trouvé son style, sa manière, un peu rude comme le paysage abrupt des montagnes, où l'air est pur et vivifiant, la nature parfois capricieuse et violente, les émotions très vives. Une écriture taillée au couteau : « Le mistral élargissait les confins de l'horizon, bleuissait le firmament, affinaient la netteté des montagnes paraissant plus proches dont on distinguait, dans une atmosphère de cristal bleu, le détail sculptural, étonnamment précis : les rocs chauves, les échancrures, les éboulis dont on voit toutes les pierres, les escarpes avec leurs sillonnements, leurs réseaux de tubulures creusées dans le granit, et remplies d'ombre noire ».

C'est « vraiment d'admiration » que parle Gide, ce qui ne l'empêche pas de formuler une légère réserve : peut-être le roman gagnerait-il à dessiner sinon une intrigue, du moins « un acheminement, une motivation des menus faits ». Il n'a pas tout à fait tort, même si la beauté de la langue se suffit à elle-même, un peu d'ailleurs comme chez Giono, mais où celui-ci néanmoins construit toujours une ligne directrice qui réunit les personnages et lie les événements les uns aux autres.

à Maria Borrély
avec laquelle je me suis enthousiasmé
de vent et de fleur d'amarante
beau frono



Dédicace de Jean Giono



Il ne semble pas que Maria Borrély ait retouché son roman pour lui donner une intention plus précise puisque la lettre de Gide est datée du 18 octobre 1929 et que le roman sort des presses dès janvier 1930. Pourtant, il n'est pas complètement dépourvu d'une ligne directrice. *Sous le vent* est composé de petites séquences narratives, dans lesquelles reviennent les mêmes personnages. Car ce roman, comme les autres de la romancière, est en

quelque sorte « collectif », les habitants ayant tous droit, à plusieurs reprises, à leur tour de scène. L'harmonie qu'on trouve dans les romans de Borrély se situe sur le plan de la communauté, qui est somme toute le personnage principal. C'est là une caractéristique qu'on observe souvent dans le « roman de gauche » de l'époque, par opposition au roman bourgeois plus individualiste. Néanmoins, un personnage, dans *Sous le vent*, se démarque : la jeune Marie Maurel, qui se livre aux travaux quotidiens sans compter, aussi bien à la maison que dans les champs, mais dont le moral sera lourdement affecté par une peine d'amour. Son destin trace une certaine continuité narrative dans l'univers social paysan.



Village où Maria et son mari ont été nommés instituteurs en septembre 1912.

Maintenant que le vent fatigué s'est endormi, on entend le roucoule de la petite fontaine dans la vasque de pierre. Par la fenêtre ouverte, l'échappée sublime du plateau dont les horizons bleus, aussi frais que des pétales, filent à perte de vue. Le jour baisse. La terre au loin coupe en deux le soleil pelé, aussi grand qu'une meule de blé. Sa lumière rouge comme un jus épais coule, poisse les labours. Ces labours de plaine dont on ne voit pas la fin.

Les Reculas, Parole, 2018, p. 16.

Une autre caractéristique des romans de Maria Borrély : l'importance des éléments. Le titre de son premier roman l'indique bien ; le vent y souffle constamment, qu'il s'agisse du mistral, du levant, de la montagnère, etc. Le vent taille les arbres, modifie le paysage, cause des dégâts, et pas seulement physiques, car il agit aussi sur la sensibilité, enflamme le désir, peut conduire au délire.

On retrouve cette structure narrative communautaire dans *Le dernier feu*, deuxième roman de l'auteure publié en 1931 et précédé d'une préface de l'ami Giono. À Orpierre-d'Asse, sis sur le haut de la montagne, vivent une poignée d'habitants. C'est un village de terre et de pierres, de trous et de pentes raides, sec et dur. Un jour, l'un des villageois descend dans



la plaine, où coule l'Asse, pour s'y établir. Là les arbres fruitiers sont nombreux, le pré de luzerne brille comme un lac, la terre est légère et grasse. Peu à peu, les autres l'imitent, et se reconstruit ainsi une vie collective autour d'une nouvelle église, d'une nouvelle école et des commerces ; seule Pélégie Arnaud choisit de rester sur la montagne (ou s'y obstine, pensent les autres), même si sa petite-fille, Berthe, qu'elle a élevée, la quitte pour se marier et s'installe au centre du nouveau

village. Comme Marie dans *Sous le vent*, cette Pélégie permet à l'auteure d'esquisser une certaine continuité narrative au sein des misères que tous partagent et qui constituent la trame du roman.

Le titre de l'œuvre renvoie à la fois au feu spectaculaire de la Saint-Jean allumé par Pélégie, laquelle brûle ce qui reste des maisons abandonnées sur la montagne, et à la dernière flamme de vie de Pélégie, dont on a compris qu'elle était décédée un certain matin d'hiver parce que, ce jour-là, aucune fumée ne sort de la cheminée de sa maison. L'eau est également un élément central du roman, puisque les habitants du nouveau village se sont établis près de l'Asse, rivière qui nourrit, mais aussi qui charrie, déborde, détruit. La force impulsive des éléments, chez Borrély, est à l'image de l'immensité imposante du paysage.

